

## « Les travaux pressants ». Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle

Thomas Wien

Volume 43, Number 4, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304839ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304839ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Wien, T. (1990). « Les travaux pressants ». Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIII<sup>e</sup> siècle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(4), 535–558. <https://doi.org/10.7202/304839ar>

### Article abstract

Recent studies have stressed the resemblance between early Canadian agriculture and that of many regions of Ancien-Régime France. In both settings, feeble markets and the generally low level of development of productive forces caused peasants to emphasize cereal crops at the expense of livestock and hence of manure. Short of fertilizer, producers were forced to settle for relatively low yields. Canadian agriculture owed its extensive character to familiar constraints and not to the "wide open spaces" of North America. The peculiarities of Canadian agricultural practices must therefore be sought elsewhere, in the adjustment to other characteristics of the new environment. In order to find evidence of adaptation of this sort, a central element of peasant agriculture and one that is sensitive to climatic constraints, is studied - the system of crop rotation. The article shows that the coexistence of two such systems in the colony is due to the influence of a short growing season on productivity.

# «LES TRAVAUX PRESSANTS». CALENDRIER AGRICOLE, ASSOLEMENT ET PRODUCTIVITÉ AU CANADA AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

THOMAS WIEN  
*Département d'histoire  
Université de Montréal*

*Les temps qui... sont convenables [aux travaux des champs] sont si rares qu'à peine peut-on pour les semences, pour la récolte, pour le labour des terres, trouver dans l'année six mois entiers.*

H.-M. Dubreil de Pontbriand, évêque de Québec, 1744<sup>2</sup>

## RÉSUMÉ

Les recherches de ces dernières années ont mis en lumière les ressemblances entre l'ancienne agriculture canadienne et celle de bien des paysanneries françaises de l'Ancien Régime. Dans un contexte comme dans l'autre, le marché étriqué et les forces de production peu développées créent un déséquilibre fondamental: trop de céréales, pas assez de bétail et donc pénurie de fumier. Ne pouvant amender leur terre de façon satisfaisante, les producteurs sont obligés de se contenter de rendements relativement faibles. De vieilles contraintes et non les vastes espaces de l'Amérique expliquent le caractère extensif de l'agriculture canadienne. Son originalité résulte donc de l'adaptation à d'autres particularités du nouvel environnement. Pour trouver des traces de cet ajustement, l'article étudie le régime d'assolement, élément-clé de l'agriculture paysanne qui exprime les contraintes du calendrier agricole. Il démontre que la coexistence de deux régimes différents dans la colonie est due à l'influence déterminante de la brève saison végétative sur la productivité.

## ABSTRACT

*Recent studies have stressed the resemblance between early Canadian agriculture and that of many regions of Ancien-Régime France. In both settings, feeble markets and the generally low level of development of productive forces caused peasants to emphasize cereal crops at the expense*

<sup>1</sup> Une partie de ce texte présente quelques conclusions de ma thèse de doctorat, *Peasant Accumulation in a Context of Colonization. Rivière-du-Sud, Canada, 1720-1775* (Université McGill, 1988). Une bourse de doctorat du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada a rendu possible ces recherches. Je remercie Louise Dechêne et les participants du séminaire libre du Département d'histoire de l'Université de Montréal, pour leurs commentaires. Ancien producteur de seigle, mon père, Hans Wien m'a longuement expliqué les travaux des champs. J'espère que je l'ai bien compris. La citation du titre est tirée d'un acte de donation: Archives nationales du Québec à Québec (ANQQ), minute A. Michon, 7 février 1733, no 2050.

<sup>2</sup> «Mandement pour transférer la solennité de quelques fêtes au dimanche», 24 novembre 1744, dans H. Têtu et C.-O. Gagnon, éd., *Mandements... des évêques de Québec* (Québec, A. Côté, 1888), 2: 40.

*of livestock and hence of manure. Short of fertilizer, producers were forced to settle for relatively low yields. Canadian agriculture owed its extensive character to familiar constraints and not to the «wide open spaces» of North America. The peculiarities of Canadian agricultural practices must therefore be sought elsewhere, in the adjustment to other characteristics of the new environment. In order to find evidence of adaptation of this sort, a central element of peasant agriculture and one that is sensitive to climatic constraints, is studied — the system of crop rotation. The article shows that the coexistence of two such systems in the colony is due to the influence of a short growing season on productivity.*

Aux yeux de contemporains impressionnés par les performances de quelques campagnes précocement commercialisées d'Europe, l'agriculture ancienne du Canada fait piètre figure. Des rendements médiocres, des assolements frustes sinon inexistants, des bestiaux négligés — la liste des reproches est loin d'être exhaustive. À leur suite, les historiens ont d'abord qualifié les paysans canadiens de paresseux. Ce n'est que plus tard que certains passèrent de la dénonciation à l'explication, et ce, par un simple changement de signe: de tare qu'il était, le caractère extensif de l'agriculture devint une vertu. Transplantés dans une colonie où la terre était bon marché et la main-d'oeuvre, chère, les immigrants auraient fait preuve de rationalité en substituant le facteur abondant au facteur rare. Une agriculture propre aux pays neufs, productive à sa façon, était née<sup>3</sup>.

Récusant le psychologisme des devanciers tout en se montrant sensible à certaines particularités du contexte, cette analyse fait un pas en avant. Mais en sauvant ainsi l'honneur des paysans canadiens, elle fait d'eux des entrepreneurs qui manipulent des facteurs de production selon toutes les règles de l'économie libérale. Or, les études approfondies de ces dernières années démontrent que les choses ne sont pas si simples<sup>4</sup>. Des contraintes et des incitations plus fondamentales que le rapport personne/terre entrent en ligne de compte dans l'agriculture paysanne. Le cloisonnement des marchés, des techniques assez rudimentaires, une grande vulnérabilité aux crises, tout inspire à la famille paysanne

<sup>3</sup> R. L. Jones, «Agriculture in Lower Canada, 1792-1815», *Canadian Historical Review*, 27 (1946): 34; M. Séguin, *La «nation canadienne» et l'agriculture (1760-1850)* (Trois-Rivières, Boréal Express, 1970 [1947]), 134-135; R. C. Harris, *The Seigneurial System in Early Canada* (Madison, WI, 1966), 151; G. Paquet et J.-P. Wallot, «Crise agricole et tensions socio-ethniques dans le Bas-Canada, 1802-1812», *Revue d'histoire de l'Amérique française (RHAF)*, 26,2 (septembre 1972): 220-221.

<sup>4</sup> L. Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle* (Paris, Plon, 1974), 264-347; «Observations sur l'agriculture du Bas-Canada au début du XIXe siècle», J. Goy et J.-P. Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural* (Paris et Montréal, Éditions de l'EHES et Presses de l'Université de Montréal, 1986), 189-202; C. Dessureault, «L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent», *RHAF*, 40,3 (hiver 1987): 373-408; *Les fondements de la hiérarchie sociale au sein de la paysannerie: le cas de Saint-Hyacinthe, 1760-1815*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1985; A. Greer, *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840* (Toronto, University of Toronto Press, 1985); S. Dépatie, *L'évolution d'une société rurale: l'île Jésus au XVIIIe siècle*, thèse de doctorat, Université McGill, 1988; T. Wien, *Peasant Accumulation...*

un «souci d'autosuffisance»<sup>5</sup>. Produire au-delà de ses besoins pour pouvoir acheter certaines marchandises et assurer l'avenir de ses enfants, mais miser sur ses propres ressources dans la production, voilà l'utopie paysanne.

Dans un tel contexte, l'accès à la terre et la productivité de l'agriculture sont des phénomènes distincts. Une fois les défrichements faits, le paysan jouit d'une marge de manoeuvre assez étroite dans l'utilisation du sol. Tout dépend de l'éventail de produits imposé par la logique interne de la production, par l'environnement physique et par le marché. Vue sous cet angle, l'agriculture canadienne des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles est bien extensive, mais pour des raisons qui ne sont pas spécifiquement nord-américaines. Appelée à produire beaucoup de céréales mais peu de bétail et forcée de cultiver plus de terre faute de pouvoir l'amender, elle souffre du déséquilibre fondamental de l'économie agricole ancienne. En somme, au Canada comme dans plusieurs régions d'Europe, l'agriculture doit s'étendre<sup>6</sup>.

Dans quelle mesure y parvient-elle? Notre propos est le suivant: pour une agriculture fondée sur le blé, l'agriculture canadienne se contente de relativement peu de terre. Tout défricheurs qu'ils soient, les paysans sont à l'étroit sur leurs exploitations, et ce, bien malgré eux: un climat sévère et tout particulièrement une brève saison végétative les contraignent à cultiver une superficie réduite<sup>7</sup>. Ne pouvant se rendre jusqu'au bout de la logique extensive, ils ne peuvent pas pour autant adopter des solutions intensives, car l'économie ancienne ne leur laisse pas cette option<sup>8</sup>. Le contexte nouveau, s'il affaiblit certaines des vieilles contraintes, en renforce d'autres. La paysannerie ne peut pleinement profiter des réserves de terre libre, l'aubaine américaine, pour s'étendre à son aise. C'est sans doute dans cette contradiction que réside la principale originalité de l'agriculture canadienne.

À la place de l'ambitieuse comparaison transatlantique qui pourrait appuyer une telle argumentation, nous proposons ici une modeste enquête centrée sur les contrastes climatiques dans la colonie même.

<sup>5</sup> J. Meuvret, «Circuits d'échanges et travail rural dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle», *Études d'histoire économique* (Paris, A. Colin, 1971), 139-150.

<sup>6</sup> L. Dechéne, *Habitants...*, 301-305; J. Mulliez, «Du blé «mal nécessaire»: réflexions sur les progrès de l'agriculture de 1750 à 1850», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 26 (1979): 3-47; M. Aymard, «Autoconsommation et marchés: Chayanov, Labrousse ou Le Roy Ladurie?», *Annales ESC*, 38 (1983): 1392-1410.

<sup>7</sup> Rien de plus difficile que de mesurer, pour la période d'avant 1800, la superficie cultivée d'une terre «faite». Les quelques renseignements que l'on peut tirer des recensements, des aveux et dénombrements et des inventaires après décès sont soit trop imprécis, soit peu représentatifs, soit faussés par la présence de terres en voie de défrichement. Le chiffre habituellement avancé est de 30 à 40 arpents (10 à 13 ha) de terre en labours. R. C. Harris, *Seigneurial System...*, 146-149; D. Miquelon, *New France 1701-1744*, «A Supplement to Europe» (Toronto, McClelland and Stewart, 1987), 194.

<sup>8</sup> M. Aymard, «Autoconsommation...», 1393.

Car le prix exigé par la saison courte devrait se lire aussi dans les différences de productivité locales. Il s'agit donc de voir dans quelle mesure la saison de croissance, plus longue dans la région de Montréal que dans celle de Québec, se traduit par une productivité accrue et des superficies plus grandes. À défaut de mesures directes<sup>9</sup>, nous utilisons un indice indirect, le régime d'assolement, qui affiche des préférences régionales assez nettes. En isolant les autres facteurs qui influencent le choix du système de rotation, il est possible de faire ressortir le lien entre l'ajout d'une sole, signe, dans ce contexte, de la capacité de cultiver davantage de terre, et le temps disponible pour les travaux des champs. Commençons cette analyse du temps rare par l'examen de la distribution des régimes d'assolement de la colonie.

### 1 - L'ASSOLEMENT AU CANADA

Les contours des champs canadiens ont pendant longtemps fait l'objet d'interprétations contradictoires. Chacune reposait sur une facette différente des pratiques agricoles, basée sur les observations ponctuelles de quelques témoins oculaires. À partir de mentions de terres ensemencées plusieurs années de suite, on a conclu à l'existence d'une espèce de culture itinérante, grignotant la forêt et laissant derrière elle un désert de sols épuisés<sup>10</sup>. D'autres ont décrit une lente alternance entre foins et céréales et quelques-uns, une rotation plus régulière digne du nom d'assolement<sup>11</sup>. Or, les recherches plus récentes confirment qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes ces pratiques existent, mais que seule la dernière s'applique à la majorité des exploitations. La culture continue se limite le plus souvent à la terre récemment défrichée et les rotations longues restent des exceptions. La règle, c'est l'assolement.

Phénomène évident pour les contemporains, la succession des cultures dans les champs n'a provoqué que peu de commentaires. C'est le cas des mémorialistes et des voyageurs qui faisaient autorité pour la vieille historiographie; c'est le cas aussi des notaires, témoins privilégiés pour la nouvelle. Même dans les baux à ferme où, pourtant, selon la clause rituelle, le preneur s'engage à «ne pas désaisonner ni dessoler» la terre, le mode d'assolement est rarement spécifié. La fréquence abso-

<sup>9</sup> L'absence, pour la période qui nous intéresse, de chiffres concernant l'utilisation de la main-d'œuvre agricole rend impossible toute comparaison directe sur ce plan. Sur les superficies, voir *supra*, note 7.

<sup>10</sup> J. Hamelin et F. Ouellet, «Les rendements agricoles dans les seigneuries et les cantons de Québec», C. Galarnau et E. Lavoie, eds., *France et Canada français* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1966), 86-87; G. Paquet et J.-P. Wallot, «Crise agricole...», 220-221.

<sup>11</sup> Sur l'alternance longue, voir J.-C. Chapais, «Three Centuries of Agriculture», A. Shortt et A. G. Doughty, eds., *Canada and Its Provinces* (Toronto, Glasgow, Brook, 1914), 16: 516-517; J. E. Lunn, *Développement économique de la Nouvelle-France 1713-1760* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986 [1942]), 37 (traduction B. Morel-Nish). R. L. Jones note la présence de l'assolement biennal: «Agriculture...», 34-35. M. Séguin et R. C. Harris hésitent entre ce régime et la culture continue: *La «nation canadienne...»*, 132-135; *The Seigniorial System...*, 150, 153.

lue de telle ou telle rotation nous échappe donc nécessairement. Avec ces réserves, il est néanmoins possible d'esquisser les régimes d'assolement de l'agriculture coloniale en s'appuyant sur des études attentives<sup>12</sup> et sur divers observateurs, dont le botaniste Pehr Kalm<sup>13</sup>.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sinon avant, deux régimes coexistent. Sur les labours de la grande majorité des terres, l'espace ensemencé et l'espace non ensemencé se succèdent annuellement, en simple alternance. Près de Montréal mais rarement ailleurs<sup>14</sup>, ce régime biennal fait place ici et là à un cycle qui s'étend sur trois ans; les deux tiers de la terre labourable et non la moitié portent alors des récoltes chaque année. Dans un cas comme dans l'autre, la terre non ensemencée continue à produire. Sauf exception, elle est maintenue en friche pendant douze à dix-huit mois. Le chaume de la récolte passée et les herbes bonnes et mauvaises qui y poussent spontanément au printemps en font un pâturage fort commode qui est engraisé par le passage du troupeau<sup>15</sup>.

Que l'assolement biennal jouisse d'une popularité durable<sup>16</sup> dans la colonie n'est pas le fruit du hasard. Au Canada, les pratiques collectives sont rares<sup>17</sup> et les seigneurs se contentent de prélever leurs rentes sans se mêler de la production. Davantage qu'en Europe, où des complications de ce genre subsistent si souvent<sup>18</sup>, le choix du système de

<sup>12</sup> L. Dechêne, *Habitants...*, 304-305; «Observations...», 196-197; S. Dépatie, *L'évolution...*, 215-218; C. Dessureault, «L'égalitarisme...», 385; A. Greer, *Peasant...*, 30-31; J. Saint-Pierre, «L'aménagement de l'espace rural en Nouvelle-France. Les seigneuries de la Côte-du-Sud», J. Mathieu et S. Courville, eds., *Peuplement colonisateur aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Québec, CÉLAT, 1987), 157-162; T. Wien, *Peasant Accumulation...*, 133-134.

<sup>13</sup> *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, éd. par J. Rousseau et G. Bethune (Montréal, Éditions P. Tisseyre, 1977), 254, 455, 493-494; *Journaux de l'Assemblée Législative du Bas-Canada (JALBC)*, 1816, appendice E, témoignage de F.-X. Larue; [J.-G.-C. Plantavit de Margon, chevalier de la Pause], «Population et culture des terres», *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec (RAPQ)*, 1933-1934, 211-212.

<sup>14</sup> Dans la région de Québec, les deux exemples connus d'assolement triennal concernent des fermes domaniales: celle de la Malbaie et celle de Vincelotte. Il s'agit d'exploitations bien capitalisées qui occupent une niche particulière dans l'économie rurale. L. Dechêne, *Habitants...*, 304, note 13; ANQQ, minute L. Chambalon, bail à ferme, 29 mai 1692. Je remercie Jacques Saint-Pierre d'avoir attiré mon attention sur le dernier cas.

<sup>15</sup> Voir les observations de Pehr Kalm sur ce «pâtis»: *Voyage...*, 455, 494. Parfois le bétail est parqué sur la jachère; l'herbe qui pousse sur la partie qui reste fournit du foin. S. Dépatie, *L'évolution...*, 225-226; ANQQ, minute N.-C.-L. Lévesque, échange, 2 mars 1754; T. Wien, *Peasant Accumulation...*, 132-133.

<sup>16</sup> Il survit jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle. *AJALPC*, 1850, appendice TT, témoignage de W. Evans, cité dans C. Dessureault, «L'égalitarisme...», 385, note 34.

<sup>17</sup> La vaine pâture se pratique sur l'île de Montréal. L. Dechêne, *Habitants...*, 312-314.

<sup>18</sup> Voir F. Sigaut, «Pour une cartographie des assolements en France au début du XIX<sup>e</sup> siècle», *Annales ESC*, 31 (1976): 631-643; E. Juillard, «L'assolement biennal dans l'agriculture septentrionale. Le cas particulier de la Basse-Alsace», *Annales de géographie*, 61 (1952): 34-45; K.-E. Frandsen, «Danish Field Systems in the Seventeenth Century», *Scandinavian Journal of History*, 8 (1983): 293-317; W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft* (Stuttgart, E. Ulmer, 1967, 2<sup>e</sup> édition), 217-220; G. Schröder-Lembke, «Entstehung und Verbreitung der Mehrfelderwirtschaft in Nordwestdeutschland», *Zeitschrift für Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie*, 2 (1954): 123-133; E. Klug, «Ein Beitrag zur Zweifelderwirtschaft», *ibid.*, 17 (1969): 52-56; M. Confino, *Systèmes agraires et progrès agricole. L'assolement triennal en Russie aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* (Paris, Mouton, 1969).

rotation relève des paysans et reflète ainsi les particularités du contexte physique, technique et économique. Or, ce contexte favorise le régime biennal dans le mesure où il privilégie le blé froment.

Base de l'alimentation paysanne et des redevances en nature, le blé est aussi la principale denrée commercialisable. Il est destiné à quelques acheteurs ou emprunteurs ruraux, mais surtout à la population urbaine, aux troupes, aux entreprises de pêche et de traite, et, lorsque la conjoncture s'y prête, aux marchés étrangers<sup>19</sup>. Bien que les pois fassent aussi l'objet d'échanges importants et que les villes consomment bien sûr de la viande — nous y reviendrons — le blé domine le commerce.

Par là même, il occupe les deux tiers ou les trois quarts, voire les quatre cinquièmes du volume des semences<sup>20</sup>. Sur un certain nombre d'exploitations, la terre récemment défrichée et particulièrement fertile est cultivée pendant plusieurs années de suite et contribue de façon démesurée à la production de la céréale principale. Mais, tôt ou tard, vient le moment d'enrayer la chute des rendements inhérente à la culture continue. Or, le fumier est particulièrement rare au Canada à cause de la longue stabulation hivernale. Pour épargner les fourrages, les paysans font boucherie l'automne. Les bêtes qui restent produisent peu de fumier<sup>21</sup>. De plus, comme le note encore en 1816 un témoin dans l'enquête parlementaire sur l'agriculture du district de Québec, les autres amendements font défaut:

S'il y avoit des matières dans ce pays comme dans d'autres pays, propres à engraisser les terres, les cultivateurs pourraient se restreindre à en cultiver une moindre étendue qu'ils ne le font; mais la plus grande partie des fumiers étant employés à la culture des patates et autres légumes, et à l'engrais des prairies, il est avantageux qu'ils... cultivent autant [de terre] que possible.<sup>22</sup>

La même analyse, à l'exception des pommes de terre introduites seulement vers la fin du Régime français, s'applique à l'agriculture du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Les champs canadiens ne sont fumés qu'exceptionnellement. Pour pallier le manque d'engrais, les paysans temporisent. Entre

<sup>19</sup> Sur les exportations, voir J. Mathieu, *Le commerce entre la Nouvelle-France et les Antilles au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Montréal, Fides, 1981), 172-173, 234-235; F. Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec* (Montréal, Fides, 1966), 1: 83-85, 151-157; T. Wien et J. Pritchard, «Le commerce maritime du Canada», *Atlas historique du Canada* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal), vol. 1, planche 48.

<sup>20</sup> S. Courville, «La crise agricole du Bas-Canada. Éléments d'une réflexion géographique», *Cahiers de géographie du Québec*, 24 (1980): 201-205; T. Wien, *Peasant Accumulation...*, 135.

<sup>21</sup> L. Dechêne, *Habitants...*, 305-306.

<sup>22</sup> *JALBC*, 1816, appendice E, témoignage de F.-X. Larue.

<sup>23</sup> Sur l'introduction de la pomme de terre, voir F. Rousseau, *L'oeuvre de chère en Nouvelle-France* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1983), 169; F. Ouellet, *Histoire...*, 1: 17.

chaque ensemencement ils soumettent la terre au régime fortifiant du pâturage<sup>24</sup>.

L'assolement triennal bouscule ce délicat équilibre. Comme chaque sole porte deux moissons de suite, cette rotation exige des amendements plus substantiels et il est aussi moins adapté à une agriculture qui mise essentiellement sur les ventes de blé. Car si cette plante était semée deux années consécutives sur la même sole, cela aurait des conséquences fâcheuses pour les rendements. Il est donc normal que l'assolement biennal, compromis plus juste entre les besoins de l'économie et ceux du sol, soit préféré au régime à trois soles<sup>25</sup>.

Ces raisons n'expliquent cependant pas à elles seules la forte prépondérance du régime biennal. Toutes choses étant égales, la place de l'assolement triennal devrait être plus importante au Canada qu'elle ne l'est en réalité. Le cinquième environ de la population vit après tout à Québec et à Montréal, ce qui représente un marché plus diversifié pour les producteurs situés à proximité de ces deux villes<sup>26</sup>. Une zone péri-urbaine, encore mal délimitée par les historiens, semble satisfaire les besoins des citadins en denrées et en fourrages pour les chevaux<sup>27</sup>. Au-delà, on peut imaginer une seconde zone plus large qui ajoute au blé habituel une production plus importante de menus grains et quelques animaux de plus pour la vente. Un cheptel plus important signifie plus de fumier, des cochons supplémentaires, plus de pois et de menus grains pour les engraisser. En somme, c'est un changement d'accent qui réduit la prépondérance du blé tout en produisant davantage de fumier pour fertiliser la terre. Voilà, en principe, les conditions réunies pour l'assolement triennal.

Notons que ce deuxième équilibre se distingue de celui du système biennal par l'importance relative des cultures autres que le blé et aussi par la superficie de l'exploitation. Car ce que nous savons de cette agriculture indique qu'elle est réfractaire à la diversification à outrance. À moins d'y être obligé par un sol déficient, on ne renonce pas à un surplus de blé pour faire place aux menus grains, aux pois et au bétail. La troisième sole vient donc en sus, exigeant plus de travail et plus de terre. Pour produire davantage en régime triennal, l'agriculture s'étend dans l'espace tout en s'intensifiant.

<sup>24</sup> Ce n'est pas une jachère selon la définition stricte, qui exige qu'elle soit labourée au lieu de servir de «pâtis». F. Sigaut, «Cartographie...», 634. Les experts sont divisés sur les qualités régénératives de ce repos accordé au sol: W. S. Cooter, «Ecological Dimensions of Medieval Agrarian Systems», *Agricultural History*, 52 (1978): 458-477; R. S. Loomis, «An Ecologist Responds», *ibid.*, 478-483.

<sup>25</sup> H.-L. Duhamel du Monceau, *Éléments d'agriculture* (Paris, Guérin et Delatour, 1762), 1: 226-227.

<sup>26</sup> M. Chisholm, *Rural Settlement and Land Use* (Londres, Hutchinson, 1979), 3e édition.

<sup>27</sup> Voir la description d'une agriculture péri-urbaine basée sur l'avoine et le foin: «Réponses aux questions proposées par Messieurs les émigrants français (1793)», I. Caron, *La colonisation de la Province de Québec. Les Cantons de l'est 1791-1815* (Québec, 1927), 328-331.

Or, comme nous l'avons vu, à quelques exceptions près, l'assolement triennal n'existe que dans la région de Montréal. Tout se passe comme si Québec s'alimentait en viande (congelée ou sous forme d'animaux sur pied) à même les petits surplus d'un grand nombre de paysans. Autour de Montréal, la zone d'approvisionnement serait plus concentrée grâce aux surplus plus importants du régime triennal.

Comment expliquer l'absence de ce dernier dans les environs de Québec? Est-ce là un signe d'un manque d'espace? Il semble bien que non; les concessions sont généralement plus grandes dans la région de Québec que dans celle de Montréal, et non l'inverse<sup>28</sup>. Ce sont plutôt les conditions physiques qui distinguent les deux régions. Si leurs sols lourds se ressemblent<sup>29</sup>, le climat diffère évidemment d'une extrémité à l'autre de cette colonie toute en diagonale sur la carte. La saison végétative, pour ne nommer que l'indicateur le plus frappant, est brève partout, mais de nos jours elle est de trois semaines plus longue à Montréal qu'à Québec<sup>30</sup>. Sous les conditions légèrement plus froides du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette différence joue aussi; nous savons par exemple que sous Louis XV le blé d'automne, sensible aux gels précoces et tardifs, n'est pas cultivé ailleurs que dans la région de Montréal<sup>31</sup>.

Y a-t-il ici l'ébauche d'une explication? Le blé d'automne, apavage de la zone plus chaude, serait-il l'ajout crucial<sup>32</sup>? D'après les recherches récentes de Sylvie Dépatie sur l'agriculture de l'île Jésus, située au nord de Montréal, la réponse est négative. Cette variété de froment est très loin de supplanter le blé de printemps dans les champs des paysans et ne risque donc pas de modifier sensiblement les procédés culturels. Pourtant, certains des habitants de cette seigneurie optent pour le régime triennal<sup>33</sup>.

À première vue donc, le climat n'est pas en cause. Mais il reste, comme le souligne Daniel Faucher, que «l'agriculture est d'abord une biologie»<sup>34</sup>. Examinée de plus près, l'hypothèse associant l'assolement triennal au blé d'automne a ceci d'utile: elle lie la présence d'une troisième sole à la possibilité de cultiver une céréale qui ne suit pas le même

<sup>28</sup> J. Mathieu et R. Brisson, «La vallée laurentienne au XVIII<sup>e</sup> siècle: un paysage à connaître», *Cahiers de géographie du Québec*, 28 (1984): 115.

<sup>29</sup> R. Baril et B. Rochefort, «Distinctions pédologiques entre les gleis gris foncé du bas de Québec («terres à blé») et ceux de la plaine de Montréal», *Annales de l'ACFAS*, 29 (1953): 67-68.

<sup>30</sup> C. Wilson, *Le climat du Québec. Atlas climatique* (Ottawa, Service de la météorologie du Canada, 1971), figures 5 à 11.

<sup>31</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 455; [L.-L. Aumasson de Courville], *Mémoires sur le Canada, depuis 1749 jusqu'à 1760* (Québec, Middleton et Dawson, 1873), 157.

<sup>32</sup> A. Greer, *Peasant...*, 31. Voir aussi D. Faucher, «Polyculture ancienne et assolement biennal dans la France méridionale», *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-ouest*, 5 (1934): 241-255.

<sup>33</sup> *L'évolution...*, 212, 215-218.

<sup>34</sup> «L'assolement triennal en France», *Études rurales*, 1 (1961): 8.

calendrier que les autres. Elle nous invite ainsi à considérer comment les tâches agricoles se succèdent et se chevauchent. En d'autres mots, elle nous incite à voir le régime d'assolement moins comme un phénomène d'espace que comme un phénomène de *temps*<sup>35</sup>.

Supposons que le régime d'assolement est d'abord l'expression, dans la géométrie des champs, du calendrier agricole. Il serait le moyen par lequel la famille paysanne, dans un contexte donné, tente de concilier diverses échéances culturelles afin de pouvoir miser, dans la mesure du possible, sur ses propres forces de travail. Notre hypothèse est que la saison plus longue de la région montréalaise, permet aux paysans de cultiver plus de terre et d'atteindre un meilleur équilibre entre le blé et les autres produits. D'où l'adoption du régime triennal par certaines familles bénéficiant de débouchés relativement diversifiés pour leur production.

L'examen des rythmes particuliers de deux calendriers agricoles révèle ainsi la possibilité ou l'impossibilité de faire place à une troisième sole. La région de Québec, la mieux documentée, nous sert de point de départ.

## 2 - LA TYRANNIE DU BLÉ

Comment saisir au moins quelques-uns des rythmes productifs des campagnes du XVIII<sup>e</sup> siècle? Le calendrier est connu dans ses grandes lignes, grâce aux indications des actes notariés, aux observations des contemporains et à celles des ethnologues, qui se penchent sur un passé plus récent<sup>36</sup>. Il y a aussi des indices démographiques: on conçoit moins d'enfants et on se marie rarement pendant la saison des travaux champêtres, même durant la pause du solstice d'été<sup>37</sup>. Mais l'image d'ensemble reste floue, et le calendrier, approximatif. Il est difficile d'autre part d'aller au-delà de la description pour saisir la logique interne des gestes précipités des paysans et évaluer le tribut qu'exige la saison courte<sup>38</sup>.

Deux sources, l'une, familière mais utilisée d'une façon inhabituelle, et l'autre, nouvelle, jettent néanmoins un peu plus de lumière

<sup>35</sup> Voir F. Sigaut, «Cartographie...», 636; M. Confino, *Systèmes agraires...*, 75-80.

<sup>36</sup> A.-M. Desdoutis, *La vie traditionnelle au Pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons* (Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Éditions du CNRS, 1987); J. Provencher, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent* (Montréal, Boréal, 1988); R.-L. Séguin, *L'équipement aratoire et horticole du Québec ancien (XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)* (Montréal, Guérin littérature, 1989).

<sup>37</sup> Sur la suppression au Canada de la pointe estivale de la courbe des mariages remarquée en France, voir J. Henripin, *La population canadienne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Presses universitaires de France, 1954), 93-94; L. Dechêne, *Habitants...*, 109; H. Charbonneau, *Vie et mort de nos ancêtres* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975), 182-183.

<sup>38</sup> Voir cependant les remarques suggestives de L. Dechêne: «Observations...» et dans un autre contexte, l'analyse de L. G. Carr et de R. R. Menard: «Land, Labor, and Economies of Scale in Early Maryland», *Journal of Economic History*, 49 (1989): 407-418.

sur l'emploi du temps de travail des paysans et l'agenda biologique qui le détermine en grande partie. La première, les actes notariés comme indice de la fréquentation de l'étude du notaire, sera présentée plus loin. La seconde, soit les «Observations botanico-météorologiques» de Jean-François Gaultier, mérite une brève description liminaire.

Fils d'un avocat au parlement de Rouen, ou peut-être d'un laboureur de l'Avranchin en Normandie, Gaultier est nommé médecin du roi à Québec en 1741<sup>39</sup>. Il se rend dans la colonie l'année suivante pour y demeurer jusqu'à sa mort en 1756. Pendant tout ce temps ou presque, il rédige ses observations, destinées à un public français<sup>40</sup>. S'y côtoient plusieurs types d'informations: des remarques quotidiennes sur le temps qu'il fait (assorties, le plus souvent, de deux relevés thermométriques par jour), des commentaires mensuels sur les maladies qui règnent en ville et, enfin, des observations détaillées sur la vie des campagnes près de Québec.

En tant qu'observateur du monde rural, Gaultier est-il un Pehr Kalm, les pérégrinations en moins? Pas tout à fait. Comme le botaniste, il va voir les choses lui-même et ne méprise pas les paysans. Mais le regard qu'il jette sur les campagnes est encore plus biologique que celui du Suédois, son hôte en 1749; en émule de Duhamel du Monceau, savant «aériste», il cherche les causes climatiques des maladies chez les plantes, les bêtes et les humains<sup>41</sup>. Tenant largement pour acquis les aspects socio-économiques, il s'intéresse principalement à la phénologie de tout ou presque, des fraises aux rossignols, et surtout celle du blé, la plante qui le touche le plus directement en sa qualité de consommateur soignant d'autres consommateurs urbains. Pour cette raison, les observations de Gaultier sont très utiles pour découvrir les paramètres

<sup>39</sup> ANQQ, minute C.-H. Dulaurent, contrat de mariage, 2 mars 1752, no 1417. Le frère de Gaultier est laboureur: Archives départementales de la Manche, minutes Saint-James I (Me. Housard), procuration, 19 avril 1742. Voir B. Boivin, «Jean-François Gaultier», *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1974), III: 731-737; L. Chartrand, R. Duchesne et Y. Gingras, *Histoire des sciences au Québec* (Montréal, Boréal, 1987), 56-58; R. Lessard, *Se soigner au Canada aux XVIIe et XVIIIe siècles* (Hull, Musée canadien des civilisations, 1989), 77.

<sup>40</sup> Gaultier les envoie fidèlement à Duhamel du Monceau, auteur lui-même d'observations semblables; ce dernier en fait paraître des abrégés dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences (MARS)* pendant quelques années. [J.-F. Gaultier], «Observations botanico-météorologiques faites à Québec par M. Gautier [sic]», *MARS* (1744): 135-155 (observations de 1742-1743); *MARS* (1745): 194-229 (1743-1744); *MARS* (1746): 88-97 (1744-1745); *MARS* (1747): 466-488 (1745-1746); *MARS* (1750): 309-310; voir H.-L. Duhamel, «Observations botanico-météorologiques... faites aux environs de Pluviers en Gâtinois'a 1780, publiées annuellement dans les *MARS*. Seule une partie des manuscrits de Gaultier aurait été conservée: Archives de l'Observatoire de Paris (AOP), A. A. 7. 6, no 4, «Observations botanico-météorologiques...» (1742-1743); no 5 (1744-1745); no 6 (1747-1748); Bibliothèque de l'American Philosophical Society, Philadelphie, B D87, no 25 (1743-1744, fragment); Bibliothèque Houghton, Université Harvard, fMS Can. 42 (1-2) (1754). Je prépare une édition critique de ces écrits.

<sup>41</sup> J. C. Riley, *The Eighteenth-Century Campaign to Avoid Disease* (New York, St. Martin's Press, 1987), 45-52; Gaultier présente son programme dans AOP, A. A. 7. 6, no 6 (1747-1748), f. 1.

de l'agriculture canadienne. Nous devons commencer par examiner les exigences de cette plante plus importante qu'aucune autre.

Les contemporains sont frappés par le peu de temps que le blé commun des Canadiens passe en terre. À les croire, la plante parviendrait à maturité en trois mois seulement, une performance qu'ils attribuent à de lointains ancêtres scandinaves<sup>42</sup>. Or, que cette filière nordique ait existé ou non, une chose est certaine: au XVIII<sup>e</sup> siècle, le blé ordinaire du Canada met près de quatre mois pour sortir de terre, pousser, et mûrir<sup>43</sup>. Cette lenteur est somme toute compréhensible, puisque à l'époque le blé le plus «hâtif» est aussi celui qui rend le moins<sup>44</sup>. On peut donc croire que parmi les diverses variétés introduites au début de la colonie, les Canadiens auraient fini par adopter la ou les moins rapides, mais les plus productives.

Quelles que soient ses autres qualités, le blé du pays présente un défaut majeur: son cycle de quatre mois est plutôt à l'étroit entre les bornes fatidiques que représentent le dernier gel du printemps et le premier gel de l'automne. Dans le sud du Québec, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, la saison sans gel dure de 130 à 150 jours seulement. Sous le climat plus sévère du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette période était vraisemblablement encore plus brève<sup>45</sup>.

Il est pourtant peu probable que les Canadiens aient misé sur le mauvais blé. Si la colonie connaît sa part de récoltes décevantes pendant cette période, rares sont les mentions de cultures «gelées sur pied»<sup>46</sup>. Les ennemis climatiques de la plante sont autres: non pas le gel, mais les conditions d'août qui l'annoncent, et qui favorisent l'échaudement,

<sup>42</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 266, 435; N.-G. Boucault, «État présent du Canada [1754]», *RAPQ* (1920-1921): 20. À titre de comparaison, citons les 95 jours qu'exige le blé hâtif «Marquis» pour mûrir dans différentes régions du Canada au cours des années 1950 et 1960: G. W. Robertson, «A Biometeorological Time Scale for a Cereal Crop Involving Day and Night Temperature and Photoperiod», *International Journal of Biometeorology*, 12 (1968): 209.

<sup>43</sup> Le cycle du blé observé par Gaultier varie entre 110 et 120 jours selon l'année; P. Kalm note à peu près le même intervalle au Sault-aux-Récollets près de Montréal: *Voyage...*, 455.

<sup>44</sup> Voir les observations de F.-X. Larue en 1816, *JALBC*, appendice E; sur le blé hâtif introduit au début des années 1790, voir *Gazette de Québec*, 18 avril 1793, lettre de J. Jordan, 16 février 1793.

<sup>45</sup> L. Filion, «Le cadre climatique au Québec pendant la période historique», P. Boucher, éd., *Actes du onzième colloque de la French Colonial Historical Society* (Lanham, MD, University Press of America, 1987), 73-84; G. C. Jacoby, I. S. Ivanciu, et L. D. Ulan, «A 263-Year Record of Summer Temperatures Reconstructed from Tree-Ring Data», *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 64 (1988): 69-78; G. C. Jacoby et R. D'Arrigo, «Reconstructed Northern Hemisphere Annual Temperature since 1671», *Climatic Change*, 14 (1989): 39-59; W. R. Baron, G. A. Gordon, H. W. Borns, et D. C. Smith, «Frost-Free Record Reconstruction for Eastern Massachusetts, 1733-1780», *Journal of Climate and Applied Meteorology*, 23 (1984): 317-319.

<sup>46</sup> Sur la récolte «gelée» de 1736, voir Archives des Colonies, série C11A, 68: f. 226, H. Michel de Villebois de la Rouvillière à Maurepas, 10 mai 1737. Voir aussi G. D. V. Williams et W. T. Oakes, «Climatic Resources for Maturing Barley and Wheat in Canada», K. D. Hage et E. R. Reinelt, eds., *Essays on Meteorology and Climatology* (Edmonton, University of Alberta, 1978), 367-385.

le charbon et la rouille. Ces fléaux sont familiers aux paysans de la France non méditerranéenne<sup>47</sup>. Ce qui est nouveau, ici, c'est le calendrier agricole très serré imposé par un climat continental mais humide.

Citons en exemple deux années que Gaultier décrit avec une minutie particulière, soit 1743 et 1745<sup>48</sup>. La première offre le portrait-robot de la crise ponctuelle. À vrai dire, la crise est plus que ponctuelle, elle est redoutable, car elle a déjà débuté en 1742. Les blés, tout comme les foins, sont rares en raison d'un été qui commence sec et s'achève pluvieux. Le printemps suivant, l'état des campagnes près de Québec augure mal pour la récolte nouvelle. La rareté de semences est telle que certains paysans riches peuvent exiger la moitié de la récolte à venir de ceux à qui ils consentent à prêter des semences<sup>49</sup>. On manque aussi de force motrice, car, faute de fourrages, bon nombre de boeufs de trait n'ont pu survivre à l'hiver. Ceux qui restent consomment le chaume qu'on arrache des toits des bâtiments de ferme<sup>50</sup>.

Dans ces conditions, les travaux ne commencent que tardivement, car l'hiver traîne en longueur. Le 19 avril, après une tempête de neige, l'évêque ordonne des prières publiques pour hâter le dégel<sup>51</sup>. Commencés peu après, les labours de printemps s'étirent jusqu'au 11 mai, et les semences, tous grains compris, ne prennent fin que le 15 juin (voir figure 1a). Mais les choses se rétablissent par la suite, au grand soulagement de la population. Les blés semés les premiers sortent de terre dès le 18 mai; comme le note Gaultier une semaine plus tard: «les bleds étoient si avancés pour la saison qu'on ne se souvient pas de les avoir jammis vu ny si grands ny si beaux dans ce temps, les labours ayant commencé si tard.»<sup>52</sup> Vers la mi-juin, les blés premiers semés atteignent neuf pouces (24 cm) de hauteur. Les pluies bien espacées de juillet hâtent la croissance. La floraison a lieu au début d'août, sous un temps généralement favorable, c'est-à-dire assez sec. Le 15 du mois, les blés sont encore «parfaitement beaux»<sup>53</sup>.

<sup>47</sup> E. Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil* (Paris, Flammarion, 1967), 92; *Encyclopédie*, articles «Bled» et «Froment»; J. Georgelin, «L'écologie du froment en Europe occidentale», J. Goy et E. Le Roy Ladurie, éd., *Prestations paysannes, dîmes, rente foncière, et mouvement de la production agricole à l'époque pré-industrielle* (Paris, Éditions de l'EHESS, 1982), 569-582; R. A. Fisher, «The Influence of Rainfall on the Yield of Wheat at Rothamsted», *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, série B, 213 (1924): 89-142.

<sup>48</sup> AOP, A.A.7.6, nos 4 et 5, «Observations botanico-météorologiques», 1742-1743 et 1744-1745.

<sup>49</sup> «Observations», 1742-1743, f. 23.

<sup>50</sup> *Ibid.*, f. 15v-16. Le même phénomène se produit au Saguenay aux XIXe et XXe siècles: G. Bouchard, «L'agriculture saguenayenne entre 1840 et 1950: l'évolution de la technologie», *RHAF*, 43,3 (hiver 1990): 363.

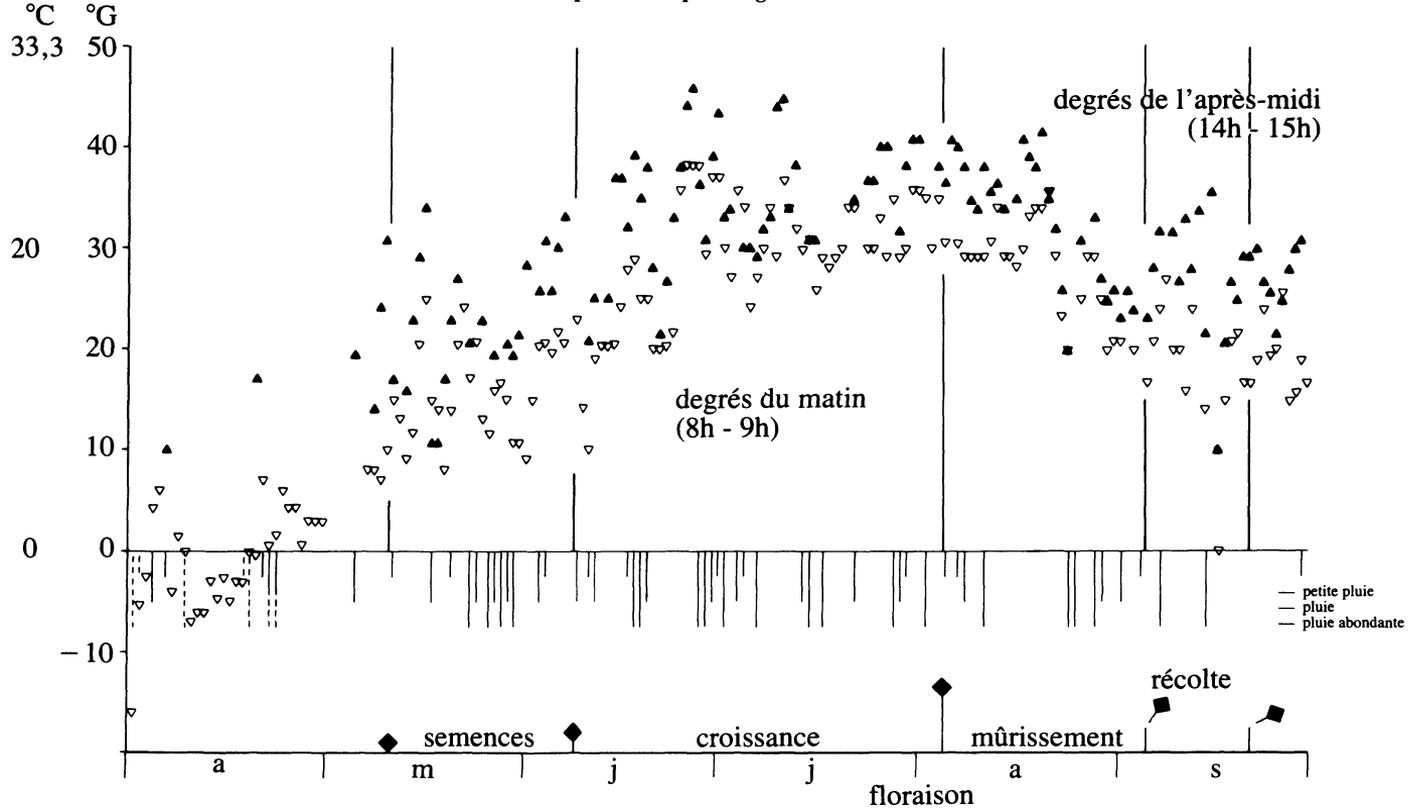
<sup>51</sup> «Mandement pour des prières publiques [en] raison des besoins de la colonie», 19 avril 1743, H. Têtu et C.-O. Gagnon, éd., *Mandements...*, 29.

<sup>52</sup> «Observations», 1742-1743, f. 19v.

<sup>53</sup> *Ibid.*, f. 30.

FIGURE 1a

Température et phénologie du blé en 1743



Paroles prématurées, car les choses se gâtent très rapidement par la suite. On se plaint du brouillard matinal et de «rosées abondantes et fort fraîches» à partir du 17 août<sup>54</sup>. La forte chaleur qui les dissipe continue jusqu'au 22. Suit un refroidissement abrupt. Le mercure, qui marque encore 21°C l'après-midi du 22 août, n'atteint que 13° le 24, alors que débute une pluie abondante de deux jours qui récidive les 28 et 29<sup>55</sup>.

Ce temps changeant achève de gâter les blés des environs de Québec. Dès le 12 août, on note la présence de charbon, de «blé noir», phénomène assez commun pour qu'il n'inquiète pas outre mesure<sup>56</sup>. Ce n'est que le 21 que l'ampleur du désastre saute aux yeux: la récolte est non seulement échaudée, mais rouillée, condition que le temps maussade continue d'aggraver<sup>57</sup>. C'est que pendant la phase de la formation du grain, période de grande vulnérabilité, le soleil vif (accompagné sans doute de vents assez forts) a poussé le taux de transpiration des plantes au-delà de la capacité des racines de les alimenter en eau («échaudage»). Ce phénomène, joint à l'humidité, a favorisé l'éclosion de champignons (charbon, rouille)<sup>58</sup>.

La récolte, qui débute avec le mois de septembre et dure trois semaines, est fort mauvaise, mais, consolation partielle, celle des foins, des pois et des menus grains est bonne. Pour ce qui est du blé, si la paille ne manque pas, les grains sont peu nombreux, petits («retraits») et noirs<sup>59</sup>. Mais la région de Québec n'a pas d'autre solution. Battue aussitôt, la récolte produira un pain qui, cet hiver-là, causera bien des maladies gastriques dans la ville<sup>60</sup>.

L'année 1745 est nettement meilleure. La saison de croissance offre autant de jours de pluie, mais ils sont mieux répartis (voir figure 1b). Et pour cause: le calendrier est environ deux semaines en avance sur celui de 1743. Tout a commencé sur un bon pied l'année précédente, alors que les habitants ont profité de la douceur de l'automne pour terminer tous leurs labours en novembre. La même douceur marque le printemps de 1745; les terres sont découvertes partout le 22 avril. On commence à semer vers la fin du mois, pour finir vers le 16 mai, trois semaines plus tôt qu'en 1743. À la mi-juin, les blés mesurent 12 pouces (32 cm), trois de plus qu'au même moment deux ans plus tôt. L'avance

<sup>54</sup> *Ibid.*, f. 41v.

<sup>55</sup> Les principes de calibrage du thermomètre de Gaultier, adapté de celui de Delisle, n'étant que partiellement connus, les conversions en degrés Celsius restent approximatives.

<sup>56</sup> *Ibid.*

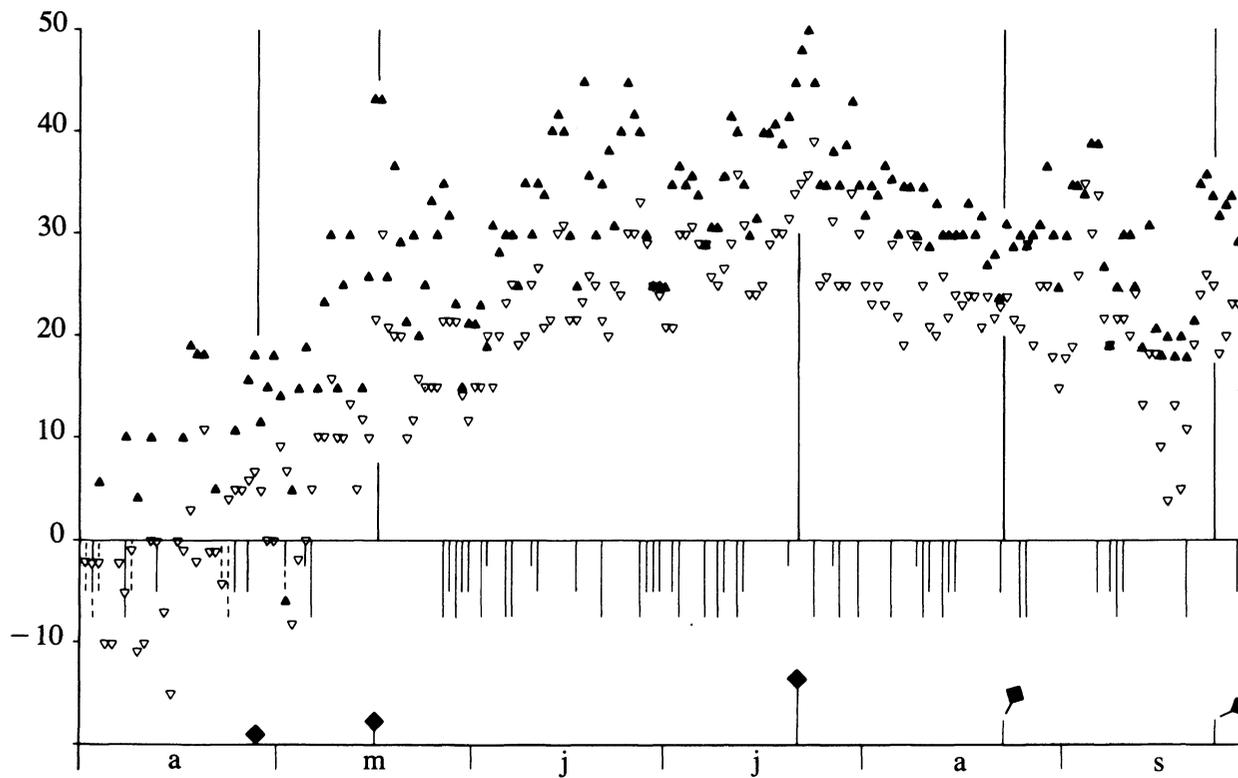
<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> G. Azzi, *Écologie agricole* (Paris, Librairie Baillière, 1954), 73-76, 102-106, 112-119; P. Jonard, C. Benoist, L. Abbouvette, «Céréales», *Nouveau Larousse agricole* (Paris, Larousse, 1952), 157-170.

<sup>59</sup> «Observations», 1742-1743, f. 34.

<sup>60</sup> [Gaultier], «Observations», (1743-1744), *MARS* (1745): 215.

**FIGURE 1b**  
**Température et phénologie du blé en 1745**



sur 1743 est encore de deux semaines pour la floraison qui débute le 21 juillet, et ce, malgré un temps somme toute moins chaud. Le blé mûrit sous un temps couvert. Entre le 24 août et la mi-septembre, les blés sont engrangés, parfaitement mûrs et presque nets de mauvaises herbes. D'après le nombre de gerbes au minot que donne Gaultier, la récolte de 1745 est environ six fois plus abondante que celle de 1743<sup>61</sup>. Le médecin tire lui-même en 1744 les conclusions qui s'imposent:

C'est un grand avantage pour ce pays quand on peut faire les semences de bonne heure, parce qu'elles sont en état d'être recueillies vers la mi-août, et par ce moyen-là elles sont garanties des coups de soleil qui les échaudent et des pluies abondantes qui font presque autant de tort à la récolte que les grandes chaleurs.<sup>62</sup>

Renchérissons: l'essentiel dans la culture du blé au Canada, c'est de commencer de bonne heure. En fait, le sort de la récolte se joue non seulement au printemps, mais l'automne précédent, car finir entièrement les labours avant que le sol ne gèle représente autant de temps gagné le printemps suivant.

### 3 - LE CALENDRIER DES TRAVAUX DES CHAMPS

Restent les autres cultures, et les autres tâches menées pendant la saison végétative, qui s'insèrent tant bien que mal dans les interstices laissées par le blé. Comblons les vides dans ce calendrier. À nouveau, les observations de Gaultier sont d'une grande utilité. Pour servir d'armature à ces indications ponctuelles, nous nous servons de l'activité notariale comme mesure grossière de l'intensité des travaux agricoles.

Le calcul est simple. Le notaire, lié comme peu d'autres à la vie rurale, connaît lui aussi des périodes d'activité ou d'inactivité relative. Ce rythme ne peut que dépendre de la disponibilité de ses principaux clients, les paysans. Bien sûr, il est quelque peu réductionniste de supposer que lorsque l'habitant n'est pas devant le notaire, il est dans les champs. Mais le résultat (voir figure 2a) montre des concordances rassurantes avec les commentaires de Gaultier, même si le médecin décrit les travaux des paysans des environs de Québec, alors que les 900 actes utilisés pour illustrer la fréquence hebdomadaire proviennent de campagnes plus éloignées de la ville. Rédigés dans la seigneurie de la Rivière-du-Sud, située dans la même zone climatique, mais à une cinquans en aval de Québec, ces actes représentent l'essentiel de l'activité des trois notaires locaux entre les années 1740 et 1760. Une simple inversion transforme la courbe du travail notarial en esquisse de l'intensité du travail champêtre (voir figure 2b)<sup>63</sup>.

<sup>61</sup> AOP, A. A. 7.6, no 5, «Observations», 1744-1745.

<sup>62</sup> [Gaultier], «Observations», (1743-1744), *MARS* (1745): 214.

<sup>63</sup> Il s'agit des 912 actes touchant la population de la seigneurie de la Rivière-du-Sud, rédigés par les notaires A. Michon, P. Rousselot, et N.-C.-L. Lévesque entre 1740 et 1758.

FIGURE 2a

Fréquence hebdomadaire de l'activité notariale à la Rivière-du-Sud, 1740-1760

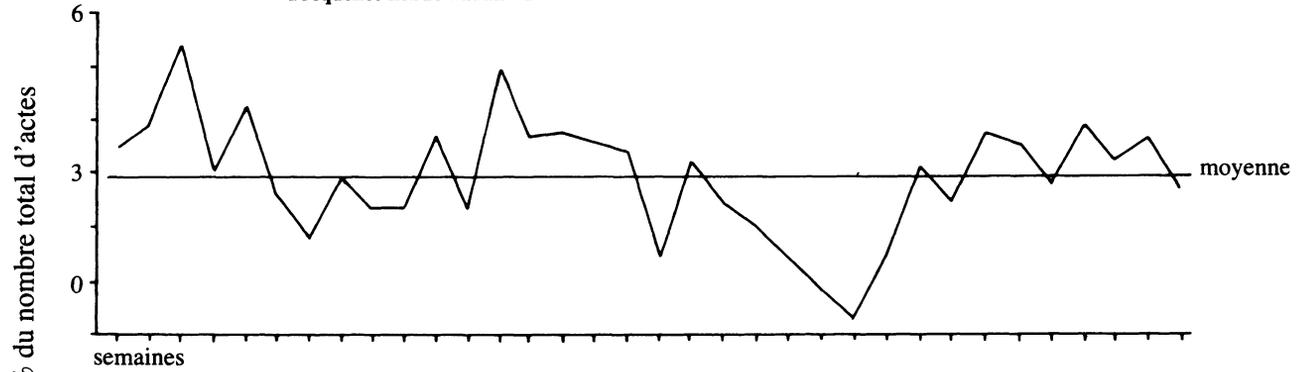
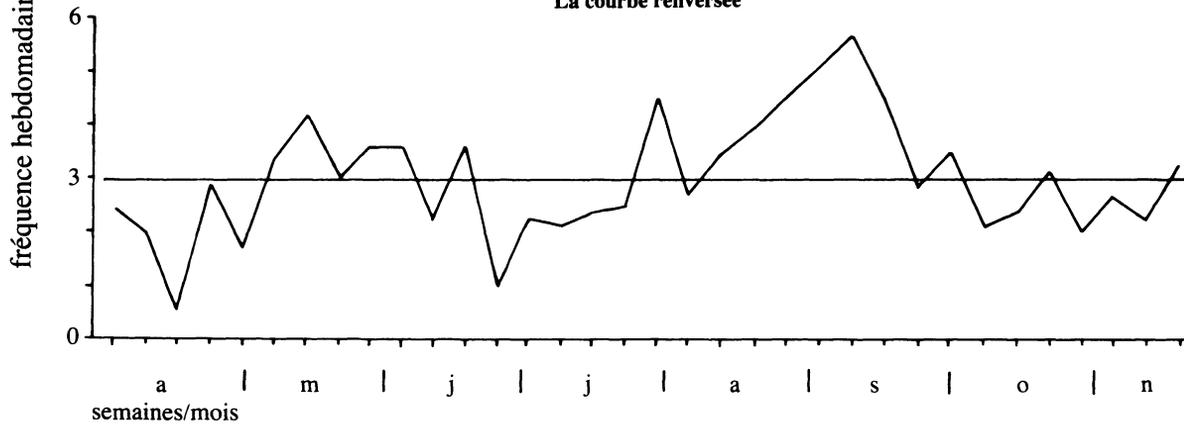


FIGURE 2b

La courbe renversée



Le calendrier agricole dans la région de Québec est sujet à d'innombrables variations annuelles, mais, année commune vers le milieu du siècle, il comporte les traits suivants<sup>64</sup>. En règle générale, les labours interrompus l'automne se poursuivent pendant quelques jours le printemps. Les semences débütent vers la fin de la première semaine de mai. Elles durent environ deux semaines pour le blé et une pour les autres céréales (avoine, orge, parfois seigle), pour les «pois» (diverses légumineuses), et pour le lin et le chanvre. La main du semeur de blé est légère<sup>65</sup>, une technique qui ne charge pas trop ce sol qui reçoit peu ou pas de fumier. C'est peut-être un héritage de la période de défrichement, alors que les brûlis laissaient un sol relativement net de mauvaises herbes que les semences drues ont pour effet d'étouffer<sup>66</sup>. Quoi qu'il en soit, dans cette agriculture on mise sur le «tallage», c'est-à-dire sur la production de plusieurs tiges d'une même plante, ce qui se produit lorsqu'elles ne sont pas trop rapprochées. C'est une procédure qui épargne sur le volume, et le temps des semences, et donne une plante qui est moins portée à verser sous l'action du vent et de la pluie. En principe, le terrain est préparé, et la plupart des semences sont couvertes à l'aide de la herse<sup>67</sup>.

Fin mai ou début juin, commence le temps de l'entretien. Sur une terre en valeur, il y a des kilomètres de clôtures à réparer et de fossés à recalcr<sup>68</sup>. Chez ceux qui «font de la terre», juin marque aussi le temps de l'essouchement<sup>69</sup>. En année pluvieuse, lorsque les mauvaises herbes risquent de prendre le dessus sur les blés, certains (combien?) sarclent alors leurs champs<sup>70</sup>. D'autres profitent de ces quelques semaines pour

L'invasion anglaise ayant interrompu le travail notarial pendant quelques mois en 1759, les actes de 1760 ont été ajoutés pour compléter l'échantillon de vingt années. Les actes de concession et les engagements, contractés le plus souvent par des non-paysans qui auraient pu imposer leur propre calendrier, n'ont pas été comptabilisés.

<sup>64</sup> Voir le calendrier sagueynayen décrit par G. Bouchard dans «L'agriculture sagueynayenne...», 361-363.

<sup>65</sup> On utilise un minot de semence, ou peut-être légèrement plus, par arpent: ANQQ, minute A. Michon, vente, 20 septembre 1748, no 3154; ANQQ, minute N.-J.-O. Kerverzo, échange, 5 juillet 1753, no 211; L. Dechêne, *Habitants...*, 326. J. T. Lemon donne la même proportion pour la Pennsylvanie au XVIII<sup>e</sup> siècle: *The Best Poor Man's Country* (Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1972), 152; voir aussi J. Bordley, *Sketches on the Rotation of Crops* (Philadelphie, C. Cist, 1798), 6.

<sup>66</sup> M. Confino, *Systèmes agraires...*, 47-48.

<sup>67</sup> À l'exception des pois, couverts à l'aide de la charrue: [P. Kalm], *Voyage...*, 455. Notons par ailleurs que la herse brille par son absence dans bon nombre d'inventaires après décès de paysans. S'agit-il d'une réelle absence ou d'une lacune de la source? Voir C. Beutler, «L'insertion économique des familles paysannes dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle», M. Baulant, A.-J. Schnurman et P. Servais, éd., *Inventaires après décès et ventes de meubles* (Louvain-la-Neuve, Academia, 1988), 79.

<sup>68</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 213-214; A. Greer, *Peasant...*, 29-30; L.-E. Hamelin, «Évolution rurale et choronymie à Saint-Didace de Maskinongé», *Cahiers de géographie du Québec*, 13 (1969): 72-73.

<sup>69</sup> L. Dechêne, *Habitants...*, 272.

<sup>70</sup> Bibliothèque Houghton, fMS Can. 42 (2), «Observations», 1754, n.p.

épandre le fumier sur la jachère<sup>71</sup>. Vers la Saint-Jean-Baptiste débute une période de répit relatif. Juillet est le mois où l'on retrouve le plus grand nombre de ruraux des campagnes éloignées devant les tribunaux de Québec<sup>72</sup>. Gaultier les voit aussi arriver en ville avec du bois de chauffage.

La fenaison commence à la toute fin de juillet et dure environ trois semaines. Souvent interrompue par la pluie, elle coïncide avec la récolte de l'orge chez les rares paysans qui sèment ce grain<sup>73</sup>. Suit un crescendo d'activités qui fait appel à tous les bras disponibles, pour la récolte des principales céréales dès la dernière semaine d'août. L'ordre de la moisson dépend de l'état du blé. S'il est mûr, il a priorité et les autres cultures attendent, comme les restes de foin le cas échéant. S'il ne l'est pas, la récolte de l'avoine ou même celle du lin précède celle du blé. Les pois, qui passent en dernier (avec leur paille, ou «péza»), pourrissent ou s'égrènent parfois dans le champ. Selon Gaultier, le blé semé dans les basses terres, en bordure de forêt, ou en terre non fumée mûrit plus lentement que celui qui a les pieds secs dans un sol amendé et la tête ensoleillée<sup>74</sup>.

La récolte de froment exige beaucoup de temps, trois semaines environ même sans pluie ou sans la sécheresse qui fait égrener le blé et oblige les moissonneurs à profiter de la rosée, en travaillant tôt le matin et tard la nuit<sup>75</sup>. Ajoutons que tout un faisceau de techniques contribue à cette lenteur. Le blé est coupé à la faucille pour limiter l'égrenage, qui menace toujours le blé de printemps<sup>76</sup>. Le labourage en «planches» va de pair avec cette technique: il produit un champ vallonné qui se prête mal à la moisson à la faux<sup>77</sup>. Les planches, qui facilitent l'égouttement, conviennent tout à fait aux basses terres à sol lourd de la vallée du Saint-Laurent. Il est vraisemblable que, comme en Allemagne, elles jouent aussi le rôle d'une police d'assurance: peu importe la quantité de pluie qui tombera pendant la saison de croissance, il y aura toujours

<sup>71</sup> Le jardin et les prés absorbent une bonne partie du fumier. À Montréal, le bail à ferme type du notaire Danré de Blanzly oblige le preneur à «enfumer et amander [les] terres... dans les endroits qui en auront besoin dans tout le cours des mois de juin et de juillet»: ANQM, minutes L.-C. Danré de Blanzly, baux à ferme, 6 octobre 1750, 18 mai 1753, etc. Mais on épand aussi du fumier sur la jachère le printemps. [P. Kalm], *Voyage...*, 456; H. J. Carman, ed., *American Husbandry* (New York, Columbia University Press, 1939 [1775]), 17.

<sup>72</sup> J. A. Dickinson, *Justice et justiciables. La procédure civile à la Prévôté de Québec, 1667-1759* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1982), 113, 116.

<sup>73</sup> Voir W. R. Baron et A. E. Bridges, «Making Hay in Northern New England: Maine as a Case Study, 1800-1850», *Agricultural History*, 57 (1983): 172-175.

<sup>74</sup> AOP, A.A.7.6, no 5, «Observations», 1744-1745, f. 45v-46.

<sup>75</sup> Bibliothèque Houghton, *ibid.*

<sup>76</sup> H.-L. Duhamel du Monceau, *Éléments...*, 2: 74.

<sup>77</sup> Les planches que Kalm observe mesurent de deux à trois mètres de large et 30 cm de haut. *Voyage...*, 253-254. Sur ces questions, voir J. Meuvret, *Le problème des subsistances à l'époque Louis XIV*. Vol.1: *La production des céréales dans la France du XVIIe et du XVIIIe siècle* (Paris et La Haye, Éditions de l'EHESS et Mouton, 1977): 110-111, 169.

une partie des plantes, située selon les années plus près de la crête ou du creux des planches, qui bénéficiera de conditions optimales d'humidité<sup>78</sup>.

La récolte est enfin prolongée par ce qui arrive au blé après le «sciage», pendant les quelques jours où il demeure en javelles sur le champ. Pratique risquée, dirait-on, mais qui s'explique. Pendant cette période, les blés achèvent de mûrir, et les graines des mauvaises herbes, qui ont été coupées avec le blé, tombent sur le sol<sup>79</sup>.

Les labours suivent, aussitôt la récolte engrangée, et durent depuis les derniers jours de septembre jusqu'à la mi-novembre. C'est une besogne pénible. La charrue a beau être lourde, même si elle est tirée par un nombre suffisant de bêtes, elle entame difficilement cette jachère qui n'en est pas une selon une définition stricte, n'ayant pas été labourée depuis au moins dix-huit mois. Ayant servi de pâturage, elle est dure et pleine de touffes d'herbes<sup>80</sup>. Un automne sec comme celui de 1744, rend la terre encore plus compacte. Seuls les paysans qui peuvent doubler les harnois, écrit Gaultier, terminent leurs labours avant l'hiver<sup>81</sup>. Habituellement, toutefois, c'est le problème contraire, la pluie retarde à ce point les travaux qu'il faut reporter une partie des labours au printemps<sup>82</sup>.

Voilà quelques-uns des éléments du calendrier agricole de la région de Québec. Ou plutôt d'un calendrier agricole, car il reste encore bien des zones d'ombre. Nous avons passé sous silence le soin des animaux, le jardinage et de façon plus générale les tâches accomplies par les femmes, qui contribuent directement aux travaux des champs pendant les temps forts du calendrier, soit la fenaison et la récolte. Mais le poids écrasant des céréales dans cette agriculture — non seulement dans la production prélevée ou commercialisée, mais justement dans celle consommée par la famille<sup>83</sup> — ne justifie-t-il pas cette simplification?

#### 4 - LE CALENDRIER AGRICOLE ET LE RÉGIME D'ASSOLEMENT

Cette longue description nous a éloigné — en apparence — du problème posé au début. Mais ce détour s'est avéré nécessaire pour

<sup>78</sup> W. Abel, *Geschichte...*, 89. Les planches des Canadiens finissent par avoir une certaine renommée outre-Atlantique; on les recommande fortement aux paysans de l'Aunis, arrière-pays de La Rochelle: C. Laveau, *Le monde rochelais des Bourbons à Bonaparte* (La Rochelle, Rumeur des Ages, 1988), 130.

<sup>79</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 380.

<sup>80</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 490-491. J. Meuvret, *Problème...*, 1: 58.

<sup>81</sup> *MARS* (1745): 198.

<sup>82</sup> À la Rivière-du-Sud, la journée de labourage vaut plus cher le printemps qu'à l'automne: ANQQ, minute A. Michon, vente, 17 février 1713, no 92.

<sup>83</sup> Dans son étude de l'agriculture ontarienne au XIXe siècle, M. G. Cohen présente une famille qui aurait vendu tout le blé qu'elle produisait — modèle pour le moins surprenant. *Women's Work, Markets, and Economic Development in Nineteenth-Century Ontario* (Toronto, University of Toronto Press, 1988), 8-10, 67-68.

bien établir la succession des tâches agricoles. Il nous reste à démontrer comment elles influencent le régime d'assolement, et plus précisément, comment le calendrier serré de la région de Québec rend difficile l'utilisation du régime triennal dans la zone où le marché l'encourage.

Retenons de la ronde des travaux que nous venons de décrire qu'ils ne se déroulent pas sans heurts. À certains moments, en effet, les pratiques semblent moins «solidaires» les unes des autres qu'antagonistes<sup>84</sup>. De ce qui vient d'être dit, on peut dégager trois points de friction: entre la fenaison et la moisson, entre celle-ci et les labours d'automne, et entre ceux du printemps et les semences. Chacun impose des limites: le premier, sur la capacité d'hiverner du bétail, et les deux autres, sur la superficie de l'exploitation.

Commençons par la fenaison. Le volume de la récolte de foin dépend évidemment de la quantité de pluie — le désastre de 1742 en témoigne. Il dépend également, c'est tout aussi évident, de la superficie des prairies, même si la possibilité de «faire venir des foins» sur une partie de la jachère rend moins absolue cette contrainte. Il dépend enfin, et c'est l'essentiel, du temps que les paysans peuvent consacrer aux foins entre leur maturation et la moisson du blé. La fenaison se trouve en quelque sorte coincée entre deux cycles de croissance, celui de l'herbe, qu'on ne peut pas influencer, et celui du blé, qu'on souhaite, nous l'avons vu, aussi hâtif que possible. Limiter ainsi le volume des fourrages de qualité, c'est limiter le nombre de bêtes qui peuvent hiverner, aussi bien que le fumier qu'elles produiront pendant la longue stabulation. Du coup, l'un des éléments du système triennal, l'importance accrue de l'élevage, se trouve affaibli.

Les deux autres moments de friction se donnent la main pour rendre l'adoption de l'assolement triennal encore moins probable. Ils résultent de la pression du cycle du blé sur les labours qui sont aussi régulièrement interrompus par l'hiver. Là aussi, les limites s'enchaînent: celle du temps consacré à la moisson des menus grains et au labourage, celle de la superficie labourée, et, nécessairement, celle du volume de la récolte. S'ensuit une raison de plus pour garder un minimum de bétail l'hiver, soit le manque de paille, fourrage essentiel.

Bref, selon les lois de cette physique agricole, le temps rare restreint le volume — celui des amendements au sol et surtout celui des produits agricoles. De là une contradiction: dans la zone où la demande des consommateurs de Québec favoriserait l'éclosion de l'assolement triennal, on manque de temps pour s'occuper des exigences de la troisième sole. On n'arrive pas, en moins de quatre mois et demi, à faucher les foins additionnels, à récolter les pois et les menus grains supplémentaires ni à labourer les arpentés de plus.

<sup>84</sup> J. Meuvret, *Problème...*, 1: 50.

Il reste à voir dans quelle mesure la saison plus longue de la région de Montréal atténue les contradictions du calendrier agricole. Selon les habitants du Sault-au-Récollet interrogés par Kalm en 1749, les semences commencent normalement vers le début de la dernière semaine d'avril, et la récolte du blé, à la mi-août<sup>85</sup>. L'avance sur le calendrier de la région de Québec est nette. Elle est par ailleurs confirmée par la courbe établie selon les mêmes règles que celles de la figure 2, à partir de la fréquentation de deux études de notaire situées sur la rive sud du gouvernement de Montréal (voir figure 3)<sup>86</sup>.

Avec ses fluctuations moins amples, cette courbe suggère d'emblée des cadences plus méridionales. Que représente ce temps gagné pour l'agriculture de la région de Montréal? Sans doute les gains sont-ils bien relatifs, mais il reste que les tâches s'entrechoquent de façon moins violente. Les retombées de cette flexibilité accrue sont cependant inégalement réparties. La fenaison n'en profite guère, car, si elle est plus précoce sous ce climat plus chaud, elle est vite interrompue par la moisson, en avance elle aussi d'une ou deux semaines.

Peu perceptible dans les prairies, la différence l'est davantage dans les champs. Ici la contrainte temporelle sur les labours perd nettement de sa force. Avec plus de temps pour labourer, la superficie s'accroît, superficie sur laquelle le blé, bénéficiant du climat plus chaud et du calendrier avancé, pousse et mûrit mieux<sup>87</sup>. Certains introduisent même un peu de blé d'automne dans leurs rotations, preuve en soi d'un calendrier assez flexible pour faire place aux semences d'automne. Mais peu importe le type de blé, la moisson est plus abondante, d'autant plus qu'on dispose davantage de temps pour récolter les menus grains et les pois<sup>88</sup>. Les rentrées de paille sont également plus volumineuses. De là la possibilité de faire hiverner plus de bétail et d'amasser plus de fumier même si la stabulation compte quelques semaines de moins qu'à Québec<sup>89</sup>.

En somme, le temps supplémentaire dont ils disposent permet — sans cependant les y obliger — aux paysans du sud-ouest de la colonie

<sup>85</sup> [P. Kalm], *Voyage...*, 455.

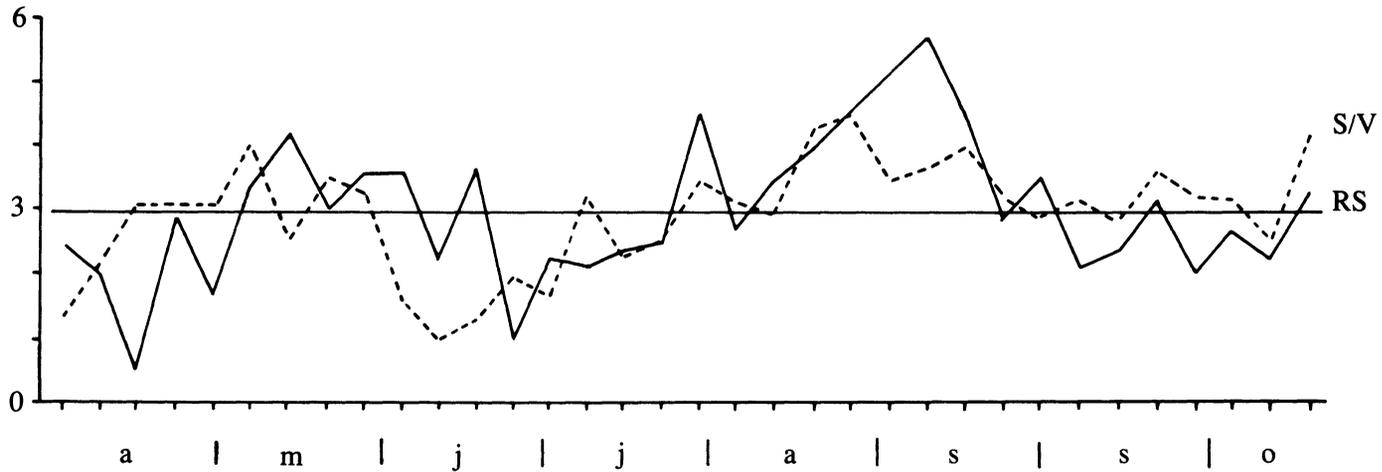
<sup>86</sup> Il s'agit des notaires Cyr de Montmergue et J. Crevier Duvernay, résidant respectivement à Sorel et à Verchères, qui attirent aussi quelques clients des paroisses limitrophes, celles du Bas-Richelieu et parfois même de la rive opposée du fleuve. Ils rédigent 1 434 actes au cours de ces années (ANQM: répertoires des notaires).

<sup>87</sup> Que l'on sème les pois avant le blé près de Montréal et non l'inverse indique aussi un calendrier moins serré. [P. Kalm], *Voyage...*, 455.

<sup>88</sup> À l'île Jésus, où les deux régimes d'assolement coexistent, la proportion en blé des semences mentionnées dans les inventaires après décès est en effet de 60 pour cent seulement. S. Dépatie, *Évolution...*, 213.

<sup>89</sup> S. Dépatie, étudiant une zone où l'assolement triennal existe, trouve qu'un certain nombre de paysans possèdent du bétail en nombre suffisant pour fumer leurs emblavures. Ce ne semble pas être le cas du plus grand nombre des habitants de la Rivière-du-Sud qui pratiquent l'assolement biennal. *Évolution...*, 219-223; T. Wien, *Peasant Accumulation...*, 129.

**FIGURE 3**  
**Fréquence hebdomadaire de l'activité notariale, 1740-1760**  
**Rivière-du-Sud et Sorel/Verchères (courbes renversées)**



de répartir plus efficacement leur travail et celui de leur train de labour sur une plus vaste superficie. C'est selon nous une condition préalable pour l'adoption de l'assolement triennal près de Montréal. Encore faut-il démontrer que ce système s'y sent vraiment chez lui. Des études plus détaillées montreront peut-être que, pour concurrencer l'assolement préféré des Canadiens, le régime triennal doit se fonder comme ailleurs, sur la juxtaposition classique de céréales d'automne et de printemps. Or, nous l'avons vu, le blé d'automne est présent dans la région de Montréal, mais se montre trop vulnérable aux gels pour devenir la céréale de base. Partout dans la colonie, le climat exige son tribut.

«L'assolement, écrit François Sigaut, n'est qu'un aspect... relativement superficiel... du système de culture.»<sup>90</sup> Epiphénomène, il renvoie aux conditions fondamentales. Au Canada, une vieille agriculture paysanne, forte de ses réflexes familiaux et de ses gestes enchevêtrés, rencontre un climat sévère. Il n'y a pas lieu d'exagérer ni la rigidité de l'économie familiale ni la force du carcan climatique — la colonie exporte trop de produits céréaliers, et certaines familles sont trop riches pour cela. Restent trois traits de l'agriculture canadienne qui peuvent être rattachés en tout ou en partie à la saison courte: la productivité relativement faible du travail de ces paysans, de leur capital et de leurs plantes; une vulnérabilité particulière aux crises cycliques<sup>91</sup>, dont il faut explorer les ramifications sociales<sup>92</sup>; et, enfin, la difficulté d'introduire de nouveaux éléments dans le calendrier chargé des «travaux pressants» tant que durera l'hégémonie du blé.

---

<sup>90</sup> «Cartographie...», 641.

<sup>91</sup> Ainsi les fluctuations interannuelles des rendements sont-elles plus prononcées pour le blé de printemps que pour le blé d'automne. V. P. Timoshenko, «Variability of Wheat Yields and Outputs», *Wheat Studies*, 19,5 (mars 1943): 174.

<sup>92</sup> L'inégalité économique dans ces campagnes, c'est aussi une flexibilité différentielle devant les exigences du calendrier agricole; l'emploi du temps des familles pauvres dépendra non seulement des rythmes de leur propre exploitation, mais aussi de l'agenda des habitants aisés qui les embauchent et qui leur prêtent le train de labour. Sur ces questions, voir C. Dessureault, «L'égalitarisme...».